

SOMMAIRE

Numéro spécial
Dixième anniversaire de l'AAMF

- **Le mot du Président**
- **Dix ans déjà**, suivi de **Compte-rendu fourre-tout tout fou de la réunion fondante**, par Bruno Duval
- **Ombres perdues et retrouvées**, par Claude Merlin
- **Des tours de Mélusine au Bois de l'Ermite : Fourré dans le bocage**, par Jacques Simonelli
- **Interview de Fourré dans la Nouvelle République du Centre-Ouest**, du 7 mars 1950
- **Fourré avant Fourré, II**, par Jean-Pierre Guillon
- **Retour à Carrouges** : annonce par Fourré de la conférence sur le surréalisme donnée à Angers, et son compte-rendu, dans *Le Courrier de l'Ouest*, février 1950.

ÉCHOS ET NOUVELLES

- **Fourré en librairie**
- **Fourré chez Attila**
- **Richelieu sans Fourré**

LE MOT DU PRÉSIDENT

Le printemps est là, et l'AAMF a dix ans.

Dix ans, c'est un peu plus que l'âge de raison, mais ce n'est guère encore que l'enfance. Cependant, pour une association, dix ans, c'est déjà une jolie survie. Si la nôtre a connu autour de son berceau - et aussi par la suite - beaucoup de fées bien intentionnées et de bonnes volontés enthousiastes, elle a eu à lutter - et aujourd'hui plus encore qu'hier, semble-t-il - contre l'oubli, l'indifférence, voire l'hostilité. Et pourtant, elle a continué, contre vents et marées, à défendre et promouvoir l'œuvre de son grand homme. Bruno Duval trace à grands traits l'historique de ces dix ans dans l'article qui ouvre ce numéro. Le bilan n'est pas globalement négatif.

Et cependant ... Que d'obstacles encore à vaincre ! Bien plus que de réussites à engranger. Faute d'un contact constructif avec les ayant-droits de Fourré, nous n'avons pas toujours pas d'accès aux archives, puisque, semble-t-il, ils ne souhaitent pas les voir déposées en bibliothèque ou dans une université. La moindre lettre, la moindre coupure de journal nous demandent des efforts de recherche considérables, et donc beaucoup de temps. Mises à part les quelques notes préliminaires à l'écriture d'un *Fleur de Lune* qui ne vit jamais le jour, et que grâce à Jean-Pierre Guillon nous avons pu publier en partie (*Fleur de Lune* n° 14), nous n'avons jamais eu accès au moindre manuscrit de l'auteur, ni à sa bibliothèque, ni à l'ensemble de sa correspondance, ni à aucune source iconographique...

Par ailleurs, tous nos efforts pour faire publier les œuvres complètes ont jusqu'ici tourné court. Sur ce front, cependant, il semble se produire quelques frémissements (cf la rubrique "Échos et nouvelles, Fourré en librairie"). C'est un début, mais nous sommes encore loin du compte. L'Association n'a pas assez de membres, même si leur nombre s'accroît lentement. Ses moyens sont faibles, son audience limitée, à Paris comme en Anjou, où le bulletin ne compte encore aucun abonné ! (si, si). On n'est jamais prophète en son pays, c'est bien connu.

Mais nous n'en continuons pas moins, avec espoir et fermeté. En témoigne ce numéro double, où la curiosité du fourréen trouvera à

se rassasier, à la lecture des articles sur les origines poitevines de Fourré (J. Simonelli), sur les Ombres que l'on perd et retrouve (C. Merlin), sans compter les nouveaux éléments à verser au dossier Fourré avant Fourré (J.P. Guillon), et des documents, des nouvelles, des images... Et puis, en ce printemps **2007**, c'est *Fleur de Lune n° 17*, et le numéro dix-sept, comme chacun sait, a une signification ésotérique : *Arcane 17* du tarot (l'Étoile), que Breton a fait, en 1947, entrer dans la postérité littéraire : "Notre seule étoile luit". C'est aussi, en juin 1959, le jour exact de la mort de Fourré, en relation signifiante avec sa naissance, dix jours plus tard et quatre-vingt-trois ans auparavant, le 27 juin 1876... Bonne lecture !

DIX ANS DÉJÀ

Pour contribuer à la célébration en grande pompe des dix ans de l'Association des amis de Maurice Fourré, pourquoi, me suis-je dit, ne pas reproduire, mot pour mot, mon propre compte-rendu, resté inédit, de la réunion fondatrice de ladite, au sein de laquelle je remplissais alors l'ingrate fonction de secrétaire. Il est daté du 6 décembre 1996. Depuis, il serait regrettable de soutenir que rien n'a changé, hormis la disparition, bien plus regrettable encore, de notre trésorier d'alors, Claude Grimbert, ami de toujours, et pour toujours, de notre président-fondateur, Jean-Pierre Guillon. Autour de ce dernier, d'illustres bienfaiteurs s'étaient penchés sur les fonts baptismaux de l'AAMF, parmi lesquels Julien Gracq, qui continue à suivre avec attention nos efforts pour raviver la mémoire de celui qu'il a révélé à Breton (dont la fille, Aube Elleouët), nous apportait, elle aussi, son soutien. Premier *fan* de Fourré avec son ami Michel Carrouges, Michel Butor a de son côté accepté de nous livrer son témoignage personnel sur Fourré, désormais recueilli parmi nos archives audiovisuelles, avec celui de la petite-nièce de l'auteur. Encouragés par ces parrainages prestigieux, nous avons donc pu concocter, en dix ans, dix-sept numéros de notre bulletin, dont le contenu et la présentation se sont peu à peu renouvelés et, dans la mesure du possible, améliorés.

Si l'enseigne de la *Marraine du sel*, où la réunion s'était déroulée, a disparu, la peinture du maître des lieux, Tristan Bastit, demeure (souvent d'inspiration fourréenne, d'ailleurs) ainsi que le palais de sa compagne, Anne Romillat, œnologue distinguée. Présent, lui aussi, à cette première réunion, Claude Merlin a réussi, avant la fin du millénaire, à monter au théâtre, d'après les quatre romans de Fourré, son éblouissant spectacle, *Les Éblouissements de Monsieur Maurice*, avec la participation d'une trentaine de comédiens, parmi lesquels Alain Tallez, deuxième président, devenu aujourd'hui simple membre (mais toujours très actif) de l'Association. Dans la foulée, j'ai moi-même réalisé un "documentaire de fiction" qui attend toujours, hélas, l'accord d'une chaîne de télé pour être diffusé. Retourné, après une brève installation parisienne, dans sa Bretagne natale,

Jean-Pierre Guillon lui-même y a grossi le catalogue de ses publications fourréennes. Qu'ils aient été ou non en relation personnelle avec lui, d'anciens exégètes, tels Yvon Le Baut ou Bruno Chéné, nous ont apporté leurs lumières - à éclipses. D'autres, tels Claude Besson, ont parfois joué les étoiles filantes dans les cieux ligériens. Grâce à la Maison parisienne des Pays de Loire (aujourd'hui fermée) nous avons fait la connaissance de Paul-Armand Gette, grand artiste et fourréen de la première heure. Tout dernièrement, une nouvelle recrue, Jacques Simonelli, est venue du Midi méditerranéen apporter à la recherche fourréenne tout le sérieux qu'elle réclame, avec la plus franche cordialité.

Faute de réimpressions, voire de rééditions, la lecture de Fourré n'est guère plus accessible aujourd'hui qu'hier. Pourquoi le dissimuler ? Les éditeurs tentés par l'expérience continuent à buter contre la forteresse Gallimard, qui, faute de remplir ses devoirs littéraires, défend ses droits de propriétaire (selon cette logique commerciale à court terme, bien des auteurs de ce fonds sont logés à la même enseigne). L'Université ne fait preuve envers Fourré d'aucune curiosité appréciable, la Bibliothèque non plus, qu'elle soit nationale ou municipale. La Région persiste à ignorer cet auteur patrimonial, qu'elle a couvert de lauriers quand il était encore "publié à Paris". Il n'y a pas à se faire d'illusions, toutes ces institutions culturelles seront les dernières à se rallier à la cause fourréenne.

Raison de plus pour continuer à l'embrasser.

Bon vent à l'AAMF !

Bruno Duval

PS Un mot encore: dans deux ans, en 2009, nous commémorerons le cinquantenaire de la mort de Maurice Fourré. Les projets sont déjà légion, qui vont de l'édition des œuvres complètes (bien entendu ...) à un pique-nique nocturne le 17 juin 2009 à la tour de Cornillé. Toutes idées seront bienvenues.

COMPTE-RENDU FOURRE-TOUT TOUT FOU DE LA RÉUNION FONDANTE

Le **vendredi 6 décembre 1996, à 19 heures**, a eu lieu, à l'enseigne toute trouvée de **La Marraine du sel** - librairie-galerie sise **24, rue des Taillandiers**, dans le onzième arrondissement de Paris - la réunion fondant une **Association des amis de Maurice Fourré**. D'une telle circonstance, favorable en principe au renom d'un auteur presque aussi méconnu depuis sa disparition qu'avant, l'initiative était le fruit longuement mûri de la rencontre déjà ancienne entre **Jean-Pierre Guillon**, "éditeur scientifique" (c'est le terme consacré en bibliothèque) du posthume *Caméléon mystique*, et **Tristan Bastit**, le libraire-galeriste-artiste qui, en compagnie d'**Anne Romillat**, nous accueillait dans ses murs, entre rayons et cimaises. Selon les propres dires de Jean-Pierre, une telle rencontre, quasi surréaliste dans son principe de "hasard objectif", avait été déclenchée, au début des années quatre-vingt, dans un bistrot de Quimper, par la curiosité de Tristan et d'Anne - qui venaient d'annoncer à Guillemot, l'éditeur de Calligrammes, l'ouverture de leur propre *Marraine* - envers un cahier manuscrit étiqueté *Marraine du sel* que Jean-Pierre avait posé sur la table : de la main même de Fourré, ledit manuscrit faisait partie des brouillons que Jean Petiteau, le propre neveu de l'écrivain d'Angers, venait de remettre à son exégète. Il serait trop long d'évoquer, non moins propitiatoires que celle-ci, d'autres rencontres préalables entre les cinq participants à la présente réunion, qui émaillent les auspices éminemment fourréiques sous lesquels elle se tint, agrémentés par l'arrosage intermittent d'un petit vin de Loire, qui n'était peut-être après tout, servi par l'échansonne Anne, qu'un beaujolais de derrière les fagots. Ne supportant pas le rouge, le prof de lettres **Claude Grimbart** - traducteur d'une correspondance Heidegger-Jaspers récemment parue et ancien collègue coopérant de Jean-Pierre en Algérie - aurait préféré du gros plant. Baste! Sous l'effet lénifiant du breuvage, nul - s'il l'avait fait auparavant - ne songeait plus à se demander, quel que soit le nouveau **DANGER** couru par sa respectabilité personnelle, dans quel guépier il s'était encore un coup **FOURRÉ**.

Rien d'étonnant à cela, puisque, sans ambages, était apparu parmi

nous l'enchanteur **Merlin (Claude)**, intermittent du spectacle préparant l'irruption théâtrale de la fée *Marraine* sur les **(RICHES) LIEUX** même de l'action, et responsable ici même de plusieurs lectures de l'ouvrage, dont il avait, en 1983, découvert l'auteur chez Bugnard, libraire ancien comédien de Montmartre quotidiennement fréquenté par l'auteur de ces lignes, à qui sa possession personnelle de *Tête-de-Nègre* avait occasionné jadis quelque malentendu auprès d'un voisin antillais.

Dans son fougueux exposé liminaire, **Jean-Pierre Guillon** fait état de l'étendue de ses découvertes graphiques et iconographiques de Fourréiste n°1, éditeur en outre de plusieurs textes de jeunesse, depuis la disparition de Philippe Audoin, qui, dans le sillage de Breton, avait défriché le terrain. Prenant le relais, Jean-Pierre donne lecture d'une somptueuse lettre de condoléances adressée par l'illustre préfacier de *La Nuit du Rose-Hôtel* aux héritiers naturels de son obscur auteur. Le principal objet de l'**A.A.M.F.** serait donc la constitution d'un **fonds d'archives Maurice Fourré** qui pourrait être déposé, non loin de celui de Breton, à la Bibliothèque Jacques-Doucet ou en tout autre lieu susceptible de les accueillir (moyennant rétribution d'un archiviste patenté). En vue d'accomplir cette noble tâche, Jean-Pierre a obtenu le soutien de nul autre que le **Julien Gracq** de la Pléiade, admirateur et "pays" de Fourré, qui, avec une bienveillante courtoisie, écarte cependant, "compte-tenu de son grand âge", toute idée de présidence, fût-elle "d'honneur". Peut-être faudrait-il s'adresser, pour remplir cette emblématique mais indispensable fonction, à **Michel Butor**, auteur d'un article inédit en volume sur Fourré, qu'il aurait personnellement fréquenté en la paradoxale compagnie d'**Hervé Bazin** - neveu homonyme du premier "patron" de Maurice et romancier hautement périssable du *Blé qui lève* et de *La Terre qui meurt*- défendant pertinemment l'"adjectivité" aiguë, par ailleurs conspuée à la même époque - celle de l'immédiat après-guerre - par le courriériste du Figaro **André Rousseaux** au nom du "bon goût" classique: Fourré provincial préférant à "l'air marin" la "douceur angevine", tenant de l'ornementation excessive du baroque en période de restriction stylistique conforme à la règle N.R.F., conteur spontanément "surréaliste" insoucieux de toute considération réaliste, dégagé de tout engagement social, familial ou mondain, "essentialiste" ignorant l'existentialisme alors triomphant,

et néanmoins, par son souci d'architecture autonome du récit, précurseur du "Nouveau roman", un portrait en creux de cet auteur à facettes commence à se dessiner au cours de l'informelle réunion, auquel une dernière touche est apportée par la révélation que fait Tristan d'un article d'**Alain Dorémieux** dans feu sa revue **Fiction**, où sa *Marraine* était saluée comme une œuvre de S.F. outrepassant les limites de l'espace-temps (il ne s'agissait en réalité que d'une peu engageante notule). Du grain à moudre pour des générations de thésards (il y aurait déjà de quoi remplir un bulletin). Sur le plan international, des demandes d'information émanent déjà des Etats-Unis ("serait-ce l'Oncle Léonard?" demande Tristan, qui n'a pas la mémoire exacte du nom de Léopold) et, au service de presse de chez Gallimard, Jean-Pierre a déjà posé des jalons vers la toute nouvelle République tchèque. Mais encore faut-il avoir accès aux textes, à commencer par la *Marraine*, dont une prochaine édition hors-Gallimard est prévue, en plein accord avec la maison détentrice des droits, par une nouvelle École du Livre¹.

Désormais constitué en vue d'enregistrer officiellement l'existence de l'Association, le bureau s'attelle à la (laborieuse) rédaction collective et immédiate d'une lettre d'incitation frappée sur (l'oncle) Mac par Tristan, compte tenu de l'ouverture d'une seconde bouteille, gracieusement apportée par notre nouvelle archiviste, Anne, dont les fonctions demeurent étrangères à celles, purement administratives, de ses associés, à l'exception de Claude Merlin, à qui son statut d'intermittent du spectacle interdit d'en occuper aucune, mais non, en dépit de la grève imminente de sa corporation, de demeurer, à son domicile de la rue de l'Évangile - dans le dix-huitième arrondissement de Paris - membre actif de l'A.A.M.F.

Veillez, chers amis de Maurice Fourré, semer à tous vents le fruit de vos efforts.

La réunion se termine sans que soit nulle part fixée la date d'une suivante, sur l'agenda de l'année prochaine.

¹ Aux dernières nouvelles, ladite édition ne serait qu'un label opportuniste reposant par l'acquisition préalable par l'Association de *trois cents* exemplaires de l'ouvrage et le remplacement du dossier-préface établi par Jean-Pierre Guillon par une lettre-préface de...Julien Gracq obtenue par ses soins (pourquoi pas de Butor, qui aurait du moins donné son accord pour la reproduction de son article).

Meilleurs vœux anticipés du secrétaire, qui croit encore au Père Noël, dans son grand manteau **FOURRÉ**.

P.S. Noël au balcon, Pâques aux tisons.

OMBRES PERDUES ET RETROUVÉES

Je mets la vie imaginaire plus haut que la vie réelle
Robert Walser

B.D.

... et les ombres voltigent
Homère

Des premiers essais littéraires de Maurice Fourré, datant de sa jeunesse, seules ont pu être retrouvées et rééditées les nouvelles *Patte de Bois* et *Une conquête*. Il en est au moins une troisième, dont l'existence est attestée, intitulée *Une ombre*. Malgré tous nos efforts à guetter la surprise de sa redécouverte, et plus encore à la forcer, elle continue de manquer désespérément à l'appel. Notre attente fut une fois de plus déçue par une récente démarche angevine d'Alain Tallez.

Du moins pouvons-nous nous consoler grâce à l'ombre portée de cette *Ombre* perdue, que constitue l'un des trois récits (encore cet insistant mode trinitaire) situés dans la dernière partie de *la Marraine du Sel* (la troisième, précisément), au chapitre intitulé *Petite Lumière*, où le personnage de Philibert Orgilex, l'un des doubles indubitables de Maurice (avec l'Oncle Léopold de la *Nuit du Rose-Hôtel* et le Monsieur Maurice de *Tête-de-Nègre*), est au centre de la triple action.

Le sujet, donc, en est connu. Il est résumé dans l'avant-dernière phrase du chapitre, qui vaut d'être citée :

"Je l'ai découvert (*Philibert*) une fin d'été au bord de la Loire, tout obsédé et amoureux d'une silhouette fine et charmante qu'il apercevait à la fenêtre d'une maison sur l'autre rive au coucher du soleil, et persister dans cette passion, même quand il eut su que la forme aimée n'était qu'une ombre sur un rideau et que le solstice d'automne eut déplacé la projection solaire."

Admirons le mouvement de cette phrase, qui semble d'un seul geste coulé dévoiler un drame tout entier contenu dans la révélation finale. À la manière des plus remarquables travellings d'Alfred Hitchcock. Tiens ! Alfred Hitchcock : le réalisateur d'*Une Femme disparaît*.

Ici, c'est : Une femme apparaît.

Mais pour mieux disparaître. Et mieux nous laisser seul avec le thème qui scelle dans sa progression l'unité des trois "histoires" : la réalité de l'inexistence. Partant du nègre manquant que la couleur de sa peau prédestinait à devenir une *ombre* (Au fait, une nouvelle perdue aurait-elle, elle, bel et bien existé, à l'origine de ce récit liminaire ? Auquel cas Maurice se serait servi de Philibert pour collecter les traces, laissées dans la mémoire, de ses "péchés de jeunesse"), s'achevant avec le double fictif chargé par son inventeur de mener effectivement *Une conquête* dont lui-même est incapable ; entre les deux, une cime est atteinte par le truchement d'*Une ombre* qui est pure épiphanie de l'irréalité.*

Thème fondateur, s'il en est, et qui, à sa pointe extrême, livre cet aveu : on n'est poète qu'à consentir au règne de l'absence, ou plutôt, de l'Absenté.

Depuis que pour elle Orphée fut contraint à la perte d'Eurydice, cette vérité n'a cessé de se déployer, onde courant jusqu'à se répercuter en son épuisement dans l' "absente de tout bouquet" mallarméenne. Elle dure encore, ayant connu ses acmés avec la poésie courtoise, le romantisme, le symbolisme, le surréalisme... Sans oublier, sous des cieux plus lointains, certains *Contes de la lune vague après la pluie* (nous reviendrons sur la lune vague).

En cette "ombre" où l'Apparue et la Disparue fondent leur forme se manifeste ainsi de tous les symboles le plus arborescent, qu'il appartenait à Orphée-Maurice-Philibert de porter à son plus haut degré d'incandescence.

Doit-on s'en étonner de la part d'un auteur dont l'œuvre se découvre à nous tantôt théâtre d'ombres (et particulièrement le *Rose-Hôtel*, lequel s'ouvre sur l'*Ombre de Madame Bouteille*), tantôt cathédrale de reflets (et quelle plus belle définition donner de ce qu'est un reflet que celle-ci : un *caméléon mystique* ?) ?

Tant de résonances vibrent dans cette figure d'une évanescence féminine où l'imaginaire tient le réel en échec, se substitue à lui avec une force accrue (pouvoir quasi insurrectionnel accordé à ce rêveur éveillé qu'est le poète, au sens le plus étendu, celui dont la vision légitime la seule réalité : celle qu'il *fait* être), tant de résonances donc dans cette figure qui nous conduit au bord de

l'infigurable, que nous ne saurions ici qu'en traiter superficiellement.

Notons qu'Eros y tient une place éminente, comme s'il n'y avait d'imaginaire, partant de création, qu'avec son accord, et à sa discrétion.

Ici la veine érotique coule d'elle-même, créant son propre objet, ou plutôt son illusion : portant à sa limite extrême ce qu'on pourrait appeler le "syndrome de Stendhal", quand la "cristallisation" ne cristallise plus qu'elle-même, ou une pure absence dont les linéaments composeraient dans sa perfection désormais incorruptible, puisqu'à jamais abstraite, la figure de l'être aimé. Ainsi l'amour profane se rapproche de l'amour mystique jusqu'à s'y confondre.

C'est pousser jusqu'à ses ultimes conséquences la logique d'Eros : l'inaccessibilité constitutive de l'objet du désir amoureux, l' "il n'y a pas de rapport sexuel" formulé par Jacques Lacan. D'ailleurs y a-t-il un lieu où il y ait des rapports ?

Il y a du moins des convergences, des rencontres, des échos, des "hasards objectifs".

C'est sur l'un d'eux que nous souhaitons maintenant attirer l'attention.

Gustavo Adolfo Becquer (1836-1870), peintre et écrivain espagnol de tradition romantique, mais "situé à la lisière du symbolisme" (quatrième de couverture, éditions Ressouvenances), auteur de "légendes", avait traité dans l'une de celle-ci, intitulée *Le rayon de lune* * le sujet même dont Maurice Fourré allait faire, une portion de siècle plus tard, la matière de sa nouvelle *Une ombre*. Il n'y a évidemment pas lieu de supposer que Maurice ait été lecteur de Gustavo. Il s'agit là, bien entendu, d'une sorte de conjonction astrale, sous le signe de laquelle se retrouveraient certains "rêveurs définitifs" et parfois, même si le cas est rare, jusqu'à susciter des manifestations de gémellité qui abolissent les barrières temporelles ou spatiales. *Foreshadowing* et *backshadowing* dit précisément la critique anglo-saxonne de tels phénomènes : c'est ici doublement vrai, des ombres annonçant leur duplication d'amont en aval, et vice-versa. Nous tenons alors la preuve que les intuitions de

* Pour plus de clarté, se reporter aux pp 174 à 182 de *la Marraine du Sel*

* in *Les Yeux verts & autres légendes*, traduites du castillan par Barbara de Leonardis

ces rêveurs portent la marque d'une nécessité, qu'elles plongent, au-delà d'eux-mêmes, dans les profondeurs de la *psyché* universelle.

Ce n'est pas pour rien que Becquer débute ainsi sa "légende" : "Je ne sais si cette histoire ressemble à un conte, ou si c'est un conte qui ressemble à une histoire. Ce que je puis dire est qu'au fond, il y a une *vérité*..." (c'est nous qui soulignons).

Suit le récit de l'aventure arrivée au noble Manrique, qui ressemble à notre Philibert comme un frère.

Celle-ci commence par une nuit d'été, aux abords d'une ville, "avec, en haut, une lune blanche et sereine au milieu du ciel bleu et lumineux."

Au cours d'une promenade dans une "obscurité allée de peupliers", il vit soudain "se mouvoir une chose blanche qui flotta un moment, et disparut dans la pénombre. C'était le liséré d'une robe de femme (...)

- Une femme inconnue ! Ici ! A cette heure ! Celle-là, celle-là est la femme que je cherche, s'exclama Manrique, et il se lança à sa poursuite, rapide comme une flèche."

Cette inconnue, il ne va cesser de la poursuivre durant des heures, ici retrouvant sa trace, là la perdant à nouveau.

"Croyant parfois la voir, d'autres fois pensant l'entendre, il imaginait des branches qui bougeaient à son passage ou, dans le sable, la trace de ses petits pieds, puis il se persuadait tout à fait que le parfum si particulier qu'il aspirait par instants émanait de cette femme qui se moquait de lui, et se plaisait à fuir les buissons inextricables."

Il va finir par découvrir, d'un sommet où il est parvenu, une barque gagnant la ville sur la rive opposée, à bord de laquelle il ne doute pas de "distinguer la forme blanche et svelte" qu'il convoite. Puis, par déduction, il reconnaîtra la maison où *elle* séjourne.

Après une nuit passée en sentinelle sous sa fenêtre demeurée éclairée, l'aube venue, il interpelle brutalement l'écuyer qui se présente sur le seuil.

"- Qui habite cette maison ? Comment s'appelle-t-elle ? Pourquoi est-elle venue à Soria ? A-t-elle un mari ? Réponds-moi, animal ! (...)

- Dans cette maison habite le très-honorable don Alonso de Valdecuellos, grand veneur du roi notre seigneur. Il a été blessé à la

guerre contre les maures, et est venu en cette ville se reposer de ses fatigues.

- Mais, et sa fille ? interrompit le jeune impatient. Et sa fille, ou sa femme, qui que ce soit ?

- Il n'a aucune femme avec lui.

- Aucune ! Et bien ! qui dort dans la chambre où j'ai vu brûler toute la nuit une lumière ?

- Là-bas ? Oh ! là-bas dort mon seigneur don Alonso, qui, malade, garde la lumière allumée jusqu'à l'aube."

Nullement découragé, le jeune homme, en proie à son obsession, se livre à une quête inlassable :

"- Je la trouverai, je la trouverai ! Et si je la rencontre, je suis presque sûr de la reconnaître... (...). Si je pouvais entendre une de ses paroles ou l'écho de ses pas, si je pouvais voir un morceau de son habit... un seul fragment me suffirait ! Nuit et jour, je vois flotter devant mes yeux les plis d'un tissu si blanc ; nuit et jour bruissent dans ma tête le froissement de sa robe, le murmure confus de ses paroles incompréhensibles. Qu'a-t-elle dit ? (...) Je la trouverai. (...) Il est vrai que j'ai parcouru toutes les rues de Soria, que j'ai passé des nuits et des nuits planté comme un arbre, que j'ai dépensé plus de vingt pièces d'or pour faire parler des duègnes et des écuyers (...), et qu'en sortant de la Collégiale après mâtines, j'ai suivi sottement la litière d'Arcediano, croyant que les extrémités de sa houppelande étaient la robe de mon inconnue ; mais cela m'est égal.... Je la trouverai...".

Deux mois s'écoulaient ainsi, lorsque ses pas reconduisent Manrique dans cette sombre allée d'où tout était parti. Cri de joie ! Le temps d'un éclair, il avait vu flotter puis disparaître le bout de la robe blanche." Courant après elle, c'est un "rire sonore, strident et horrible" qui le saisit car enfin la vérité lui apparaît :

"C'était un rayon de lune, -- un rayon de lune qui passait quelque fois par le sommet des arbres, lorsque le vent écartait leurs branches."

Quelques années plus tard, Manrique, "le regard vague", rivé à son siège près de "la grande cheminée gothique de son château" n'a qu'une réponse stéréotypée à donner aux questions lancinantes de sa mère et de ses serviteurs :

" - Pourquoi ne cherches-tu pas une femme à aimer, qui t'adorerait

et te rendrait heureux ?

- L'amour... l'amour n'est qu'un rayon de lune .

- Pourquoi ne vous éveillez-vous pas de cette léthargie ? (...)

Marchons à la guerre. A la guerre l'on trouve la gloire.

- La gloire !... La gloire est un rayon de lune !...

-Voulez-vous que je vous chante un poème composé par maître Arnaldo, le troubadour provençal ?

- Non, non ! Je ne veux rien... c'est-à-dire oui, je veux... je veux qu'on me laisse seul... Chants, femmes... gloire... bonheur ... tout est mensonge, vains fantômes que nous formons dans notre imagination, et que nous habillons selon nos désirs ; et nous les aimons, et les poursuivons... pourquoi ? Pourquoi ? Pour trouver un rayon de lune !..."

Et l'auteur de conclure :

"Manrique était fou, tout le monde du moins le croyait tel. Pour moi, tout au contraire, il me semble que ce qu'il avait fait, était de recouvrir la raison."

La "projection solaire" laisse place ici au "rayon de lune". Ceci induit peut-être une différence plus importante. À la posture romantique qui prévaut chez l'auteur espagnol (désenchantement qu'entraîne la découverte du fin mot de toute chose, mélancolie liée à la lucidité, mal du siècle) succède, dans la version fourréenne, une attitude toute contraire : une adhésion sans réserve, et parfaitement heureuse, à la vie imaginaire. Comme le notait cependant un autre *Meneur de lune*, Joë Bousquet : "Ce qui fait la beauté de la vie que l'on imagine, c'est qu'elle n'est pas."*

Dans les deux récits, la *vérité* se détache sur un même fond platonicien : nous vivons parmi des ombres, voire nous les créons. Mais à ce postulat il est plusieurs réponses, au moins deux qui s'opposent. Celle qui, à la suite de Platon lui-même, y lit la marque d'une faiblesse ontologique, d'un exil dans le monde des apparences aux conséquences funestes : tout est vain, tout est leurre. Le romantisme, par une pente naturelle, a généralement suivi ce

* Coïncidences encore, où tout est contingent et rien n'est fortuit : *Le Meneur de lune* nous renvoie à *Fleur de lune* et *Papillon de neige*, titre sous lequel fut publié une partie du journal de J. Bousquet est également celui d'un récit de M. Fourré paru dans le *Courrier de l'Ouest*

chemin.

L'autre terme de l'alternative, c'est de renverser les signes, et, loin d'en avoir regret, d'exalter les apparences et leur puissance "cristallisatrice", de leur concéder le coefficient de réalité qui fait d'elles l'âme d'un monde qu'elles ont seules pouvoir d'investir d'un charme autrement perdu. C'est à ce programme que souscrit Maurice Fourré, quand il revendique de "faire naître de belles ombres". Pour désigner cette attitude, on pourrait parler d'*orphisme*, qui serait comme un platonisme inversé. Nous comprenons alors pourquoi Platon excluait les poètes de sa République.

Ce dont ceux-ci n'ont qu'à se féliciter. Nul n'a jamais entendu parler d'une république des ombres. Un royaume... et encore !

Dans l'espace enchanté ou ensorcelé où elles croisent, elles se dirigent, sans l'atteindre, vers ce point de convergence extrême que viennent de nous désigner conjointement Maurice Fourré et Gustavo Adolfo Becquer. Suivons-en quelques-unes, qu'elles se nomment reflets, images ou ombres, qui sont trois états cognats où elles se reconnaissent.

Et tout d'abord, évoquons cette *Image* dont un autre Maurice, Maurice Beaubourg fit le titre et le sujet d'une pièce de théâtre, la première qu'ait montée Ligné-Poe d'un auteur français.

Elle place face à face deux écrivains, le chef de l'école idéaliste et celui de l'école naturaliste. Le premier est marié à une femme qu'il aime d'un amour exemplaire et confirmé. Son adversaire, un jour, au cours d'une conversation en apparence anodine, lui fait observer qu'il est impossible à l'amant de démêler s'il est épris de la femme réelle, ou de l'image que son propre psychisme a développée d'elle. Cette remarque, qu'il commence par ne pas prendre au sérieux, va tout de même installer un doute qui, rongéant peu à peu son amour comme un acide, va le ruiner totalement. La fin est tragique : pris de folie (une folie "lucide"), il étrangle l'épouse aimée, devenue insupportable. La fin de l'irréelle condamne à mourir la réelle. Voilà où cela peut conduire de tuer une "fiction" ! Nous savions déjà, grâce au baron de Languidic (et à ses dépens), qu'on peut être assassiné par son double !

Nous venons de rencontrer ici un cas, poussé à sa limite, de dé-

* Mais ne serions-nous pas nous-mêmes des ombres en quête de réalité ?

crystallisation, que Stendhal aurait jugé sévèrement. Comme en témoigne ce contre-exemple rapporté dans *De l'Amour*, ch. X : une jeune fille tombe, sans l'avoir vu, sur sa seule flatteuse réputation, amoureuse d'un certain Edouard à laquelle on la destine. À l'église, elle entend nommer Edouard un jeune inconnu. Ce n'est pas le bon, mais c'est lui qu'elle aimera désormais. Puissance du signifiant, aurait-on dit naguère (et qu'est le "signifiant" sinon une ombre ?).

Nous retiendrons la conclusion de Stendhal : "Voilà ce que les pauvres d'esprit appellent une des déraisons de l'amour".

On aimerait s'arrêter sur d'autres délicieuses anecdotes, éminemment fourréennes, dont il émaille son propos, qui devient également le nôtre, mais comme il est facile à quiconque de se référer à un ouvrage devenu aussi classique qu'indispensable, nous nous tournerons vers des compagnies plus discrètes, voire clandestines.

Tel Antonio Delfini (1907- 1963), auteur, selon ses dires du livre "le moins diffusé, de la collection la moins diffusée, de l'éditeur le moins diffusé d'Italie". Ne serait-ce qu'à ce titre, il mérite qu'on lui rende hommage. "Inconnu extraordinaire", "cœur épris qui contemple en chaque femme un fascinant précipice" ... (quatrième de couverture) On peut pointer en lui plus d'une similitude avec notre Maurice.

Et Philibert Orgilex n'aurait en rien désavoué ce Giacomo Disvestri, héros de la nouvelle *Le souvenir de la Basque (Il ricordo della Basca)*^{*}, qui trouve un sens à sa vie le jour où il voue un culte amoureux à une disparue. En s'éprenant d'un souvenir, celui d'une jeune étrangère, qu'il a connue un seul été, alors qu'ils étaient à peine des adolescents, et qu'il croyait avoir oubliée. Le jour où il "se réveille" transforme son existence de solitaire trentenaire. "Un véritable éclair" qui en remplira désormais le vide. Et il se lance dans un "rêve qui jamais n'aura de fin, puisque toujours je resterai à la fenêtre pour veiller sur toi et m'emplir de ton image".

Écoutons cette voix, la voix d'Antonio Delfini, écho italien à celle d'un certain Maurice : "Si j'avais le don de chanter les larmes et la rancœur, le désespoir et l'indéracinable espoir, l'inévitable amertume à venir et l'impossible renoncement à l'amour perdu, au milieu des désastres du monde, entre l'implacable fuite du temps et

la dérisoire finitude de l'homme ; je dirais alors, avec la certitude d'en restituer le sens et l'image, quel était, panoramique et illimité, le souvenir de la Basque dans les pensées et les déchirements de Giacomo Disvetri, vingt ans après son unique et absolue rencontre amoureuse"^{*}.

Il est temps de mettre un terme à ce jeu des ricochets auquel m'a entraîné cette poursuite d'une ombre cachée, disparition d'une disparition, qui ne pouvait manquer d'en appeler d'autres. N'aurait-il pas fallu, pourtant, au sommet de ce léger dévergondage anthologique, évoquer Edgar Poe, lui-même ombre tutélaire, et ses poésies traduites par Mallarmé ? Faire retentir, encore et toujours, le nom indéfiniment répété d'*Annabel Lee* ? Et Baudelaire ... *L'amour du mensonge* ?

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence

Et comme j'aurais aimé citer dans son entier le poème *Nocturne* de José Asunción Silva (1865-1896, né et mort à Bogota), à la musicalité si prenante. L'ombre de la fiancée s'y était une fois unie à celle du poète, du temps qu'elle était vivante. Mais la mort l'a prise, et voici néanmoins les derniers vers, sur lesquels à regret nous concluons :

Et mon ombre
par les rayons de la lune projetée,
allait seule
allait seule
allait seule par la steppe solitaire !
et ton ombre svelte et agile,
fine et languide,
comme en cette tiède nuit du printemps mort,
comme en cette nuit emplies de parfums, de murmures et de bruissement
d'ailes
s'approcha et marcha avec elle... Ô ombres enlacées !
Ô ombres qui se cherchent et s'unissent dans les nuits de noirceur et de larmes.

(traduit de l'espagnol (colombien) par Claire Pailler)

^{*} La Basque ? Voilà qui nous ramène à la Pepita de *Patte-de-Bois* ... (NdR)

^{*} Antonio Delfini in *Le Dernier jour de la jeunesse*, trad. Jean-Baptiste Para et Françoise Boccara ; éd. l'Arpenteur

P.S. Décidément, avant de mettre le point final à ce qui pourrait être une ronde incessante de va-et-vients et de rendez-vous improbables, j'aurai le front de faire référence à mes modestes travaux. J'ai en effet commis il y a quelques années un court scénario de peu de valeur intitulé *Une photo*, destiné à une série produite par TF1, par qui il fut refusé comme "trop littéraire". C'était un salut à Maurice Fourré, directement inspiré du sujet d'*Une ombre*. C'est là mon excuse. En voici le résumé : Un jeune homme débarque dans une ville universitaire pour y entreprendre des études. Il loue une chambre. Il y découvre, oublié sur une tablette, le portrait photographique de la précédente occupante, une étudiante. Il va être peu à peu envoûté par la reproduction de ce visage féminin au point d'en négliger tout le reste. Un jour, la jeune fille vient récupérer son bien. Il ne s'intéresse nullement à elle, mais la supplie de lui laisser son portrait, sans lequel il ne peut vivre. Elle cède. Par la suite, sans nouvelles de lui, inquiet de sa disparition, on forcera sa porte. La pièce a été vidée de ses affaires : on ne découvrira que sa propre photo posée dans son cadre tout à côté de celle de la jeune fille.

Claude Merlin

DES TOURS DE MÉLUSINE AU BOIS DE L'ERMITE : FOURRÉ DANS LE BOCAGE

L'univers sensible de Maurice Fourré, réseau subtil de senteurs, de saveurs, de sonorités, de souffles aériens et de lumières alternant avec les brumes et les bruines des pays de l'Ouest, où le conduisaient ses rêveries portées - Loire, Seine - par le courant des fleuves, s'est d'abord tissé pendant l'enfance niortaise de l'écrivain, durant les "inoubliables vacances du cœur" à l'occasion desquelles ses parents, prenant le train en gare d'Angers, l'accompagnaient à Niort, "trois fois par an et à toutes les vacances scolaires", chez sa grand-mère Philiberte, dont la maison et le jardin, situés sur le rocher portant la ville haute, dominaient les vestiges des anciens remparts.

C'est là qu'un monde d'arômes nouveaux se révéla à l'enfant citadin, parfums des fleurs familières du jardin mariées aux fragrances plus rares venant du tout proche Jardin des Plantes, mais aussi les odeurs puissantes et étranges qui montaient de la rue et du quai de la Regratterie, quartier des tanneries auxquelles la cité devait une bonne part de sa prospérité, et dont l'intense activité justifiait les allées et venues des gabares amarrées au port fluvial, avec leur charge de lin, de laine et de soie, et les bois parfois exotiques servant à la préparation des tans. Les senteurs profondes du chêne et du châtaignier, celles, aromatiques, des sumacs et des lentisques s'y mêlaient aux notes astringentes des sels et des aluns, et aux effluves inquiétants du suint des peaux tannées que lavaient et relavaient les eaux courantes de la Sèvre.

La maison était située 27 rue Perrière, tout près de l'angle que fait celle-ci avec la rue de la Poterne, et de l'entrée de l'allée haute du Jardin des Plantes. À droite de l'accès à l'allée basse de celui-ci se dressait, reste des fortifications disparues, la Tour Folie, première tour de l'univers fourréen. Ce vieux quartier de Niort venait d'être remanié en vue de la construction de l'église Saint-André, bâtie sur

l'emplacement d'un sanctuaire plus ancien et achevée en 1863, dont les deux tours néogothiques dominaient désormais la ville. Derrière Saint-André, la place Chanzy, où de grands marchés se tenaient depuis le Moyen Age, restait bordée, au Nord, par le long bâtiment classique de la caserne du 7ème de hussards, avec son toit percé de nombreux chiens-assis et son pignon triangulaire (on aperçoit celui-ci sur la photographie publiée dans *Fleur de Lune* n° 16, juste au-dessus de la maison Fourré). Les journées étaient rythmées, dès le point du jour, par la diane éveillant les soldats et les sonneries nombreuses des cloches appelant aux offices, que la famille Fourré ne devait guère manquer. Le décès (1881) du grand-père de l'écrivain fut déclaré en mairie par deux sacristains, celui de sa grand-mère (1893) par un troisième sacristain et par le concierge de l'Hôtel de Ville : gage de respectabilité, et certainement d'un conformisme bon teint.

Le jeune Maurice lui-même avait été conduit d'Angers à Niort, âgé de quelques semaines à peine, afin d'être baptisé à Saint-André. Comme l'indiquent ses deuxième et troisième prénoms, Jules et Philibert, il eut pour parrain son grand-père maternel, Jules Nau, et pour marraine sa grand-mère paternelle.

Celle-ci, Philiberte Webre, née au Creusot en 1819, n'avait que 18 ans lorsqu'elle perdit son père, menuisier décédé à Niort. Son nom, qui semble être la francisation de l'allemand Weber, pourrait confirmer l'origine bavaroise de sa famille (et de la recette des *Bavaroises Nénettes* dans *La Marraine du Sel*). Elle exerçait le métier de lingère, sans doute pour aider sa mère, Marguerite Webre (née Mathiot). Celle-ci, alors âgée de 53 ans, est présente et consentante au mariage, célébré le 27 avril 1840, de Philiberte et de Calixte Alexandre Fourré, jeune cordonnier niortais né en 1812. Les témoins de ce mariage sont, pour le mari, deux de ses cousins, tous deux chamoiseurs, et pour l'épouse, un ami cordonnier et son frère aîné Martin Webre, mécanicien âgé de 26 ans. Ce même Martin Webre sera, 35 ans plus tard, ainsi que son frère Hippolyte, le témoin de mariage de son neveu Amédée Fourré, père du romancier : preuve de relations familiales cordiales et durables. Ces deux frères sont probablement les "deux grands-oncles du boulevard de Strasbourg d'où l'on découvrait Saint-Hilaire" qu'évoque affectueusement Maurice Fourré.

Philiberte et Calixte aménagent rue du Rabot - rue dont le romancier âgé conservait encore le souvenir - près du parvis du marché des Halles, pavillon vitré de style Baltard. C'est là que naîtront leurs fils, Alfred Louis Philibert (17 novembre 1847) puis Amédée Henri Hippolyte (13 août 1849). Sur leurs actes de naissance, Calixte est mentionné comme cordonnier. En 1881, son acte de décès le désigne comme propriétaire et indique l'adresse, 27 rue Perrière, de la maison durement acquise par cet artisan bottier.

Les destinées des deux frères seront très différentes. Jean-Pierre Guillon a déjà donné quelques aperçus sur la vie aventureuse d'Alfred Fourré, mort à Sainte-Gemme-sur-Loire le 28 avril 1939, dans *Fleur de Lune* n° 8. Il pense à juste titre, comme Philippe Audoin, que cet oncle Alfred a inspiré le personnage de l'oncle Léopold, dans *La Nuit du Rose-Hôtel*. Peut-être la scène du livre où Léopold invite son neveu Jean-Pierre à le viser de ses flèches, localisée dans le récit à Mayenne, transpose-t-elle un souvenir niortais du romancier ?

Quant à Amédée, on retrouve sa trace à Angers, où il épouse, le 15 juin 1875, Valérie Marie Nau, 21 ans, sans profession, fille de Jules Nau, quincaillier né en 1824 au Puy-Notre-Dame et installé depuis un quart de siècle dans la capitale de l'Anjou, et dont il est employé de commerce. Il loge alors quai des Luisettes, comme sa fiancée, ses beaux-parents, et son beau-frère Alfred Jallot. Ses parents, qui consentent par document notarié à son mariage, n'assistent pas à celui-ci ; sa famille niortaise y est pourtant très présente, les deux témoins de l'époux étant, comme nous l'avons vu, ses oncles maternels Martin et Hippolyte Webre.

Les témoins de la mariée sont Charles Bricard, son cousin germain, étudiant en médecine, et Alfred Jallot (nommé par erreur Pierre dans l'acte), son beau-frère.

Il est sûr que, par son mariage, Amédée Fourré bénéficie d'une importante ascension sociale : il sera bientôt, non plus employé, mais associé, comme Alfred Jallot et l'un des cousins Bricard, de la quincaillerie en gros de la rue Thiers, fondée par son beau-père. Les actes d'archives concernant sa jeune épouse dénotent son appartenance à un milieu plus favorisé que celui des Fourré, fait d'artisans et de commerçants modestes.

Son beau-frère Alfred Jallot, qui a épousé sa soeur Juliette en 1870, est fils de vétérinaire ; ses trois filles épouseront un avoué, un

polytechnicien et un magistrat. Il sera membre du conseil municipal d'Angers et conseiller au commerce extérieur de la France. Il possédait la villa des Courlis, sur le port du Pouliguen, où les Fourré passeront eux aussi leurs vacances d'été, avant d'acheter une villa au Croisic.

Par leurs épouses, Amédée Fourré comme Alfred Jallot allaient bientôt être alliés à l'influente famille des Bazin : la mère de leurs jeunes femmes, Lucie Emilie Morier (1831-1908), épouse de Jules Nau, était la soeur de Marie-Madeleine Morier (1829-1902), épouse de René Bricard, qui deviendra le 18 avril 1876 la belle-mère de l'écrivain René Bazin, par le mariage de celui-ci et de sa fille Aline. Juliette Nau et Valérie Marie Nau, cousines germaines d'Aline Bricard, devenaient par alliance celles du futur académicien. C'est évidemment au titre de cette relation familiale que René Bazin patronnera un temps, sans grand succès, les débuts littéraires de Maurice Fourré.

Les amis d'enfance de celui-ci sont issus de la même bourgeoisie aisée. L'un d'entre eux, Georges Bourdeau, natif de Niort, universitaire, plus tard rédacteur en chef du *Progrès* de Lyon, le présentera à Gaston Deschamps, dont il deviendra le "secrétaire littéraire et politique". Il orchestrera même sa campagne électorale de 1910, comme rédacteur en chef de *L'Avenir Républicain, Organe Démocratique des Deux-Sèvres*, poste qu'il conservera jusqu'en juillet 1911 ; aucun texte de ce journal, où paraissent des articles et des feuilletons de Pierre Loti ou Gaston Leroux, n'est pourtant signé de lui. Maurice Fourré qualifiera plus tard, pudiquement, la liste de Deschamps (qui ne fut élu député des Deux-Sèvres qu'en 1919) de liste "d'union des éléments modérés", alors qu'elle était en fait particulièrement revancharde.

Georges Jouffrault, autre ami d'enfance, était originaire d'Argenton-Château (Deux-Sèvres), et parent du député et sénateur Camille Jouffrault. De tempérament solitaire, tel que le décrit Fourré (voir *Fleur de Lune* n°16), et passionné par les animaux, il élevait des troupeaux de mouflons sur ses vastes domaines. Mort en 1949, il laissa au romancier "le souvenir impérissable d'un extraordinaire ami", et lui inspira, comme l'a découvert Bruno Duval, le personnage de Philibert Orgilex (qui porte l'un des prénoms de Fourré, celui qu'il a reçu de sa grand-mère niortaise) dans *La Marraine du Sel*.

Maurice Fourré restera donc toujours fidèle aux amitiés précoces nouées dans les Deux-Sèvres, comme à son cousinage avec les enfants d'Alfred Jallot : à ses obsèques, les familles des trois filles de celui-ci seront présentes dans l'assistance. Dans les entretiens qu'il accorde à la presse, il insiste volontiers sur ses origines celloises (son arrière-grand-père François Fourré, qui habitait la rue Basse à Niort où il était cordonnier, était natif de Celles-sur-Belle), et sur son appartenance à la société des originaires des Deux-Sèvres, présidée par Gaston Deschamps.

Au-delà des fertiles relations tissées au cours de son enfance, l'écrivain doit sans doute à ses souvenirs niortais et plus généralement à l'atmosphère légendaire propre à la région des Deux-Sèvres de très riches matériaux pour ses futures fictions. L'histoire du soldat porteur d'un masque de fer, ou, selon certains auteurs, de verre qui délivra la cité d'un dragon ailé vivant dans les marais, près de la porte Saint-Jean, a dû fasciner cet enfant rêveur, tout comme celle de Mélusine édifiant les tours jumelles du donjon, et même celle de l'église Notre-Dame, où vint s'asseoir Gargantua. Plus tard, c'est à des thèmes moins connus du folklore des Deux-Sèvres qu'il empruntera les thèmes celtiques et le décor du Bois de l'Ermite, auquel est dédié tout un chapitre de *La Marraine du Sel*.

Fourré y conduit le lecteur, presque pas à pas, à travers la Vendée militaire, de Bressuire à La Chapelle-Saint-Laurent, où se déroulent en

"J'avais acheté une carte postale des vieux remparts pour Florine..."

(*La Marraine du Sel*)

effet les « pèlerinages vendéens » à l'église de Notre-Dame de Pitié, particulièrement fréquentée par les membres de la Petite Eglise, issue du clergé réfractaire de l'époque révolutionnaire et du refus du Concordat de 1801.

Deux miracles composent le cycle légendaire de ce sanctuaire. Tout d'abord, vers le XIV^{ème} siècle, un paysan labourant son champ découvrit dans un buisson une muraille en ruine, et la statue d'une piété qui fut transportée à l'église de la paroisse. Mais, par trois fois, la statue revint à son buisson. On lui bâtit donc un sanctuaire sur les lieux mêmes de la trouvaille. Durant la révolution, les vendéens et leurs chefs vinrent s'y recueillir. L'église actuelle et son calvaire aux sept fontaines datent de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècles. Les pèlerins avaient coutume d'y déposer des ex-voto en

cire représentant l'organe dont ils demandaient la guérison. Cet usage, attesté dès l'époque gallo-romaine par les nombreux ex-voto médicaux trouvés aux sources de la Seine, prouve bien qu'il s'agit là de la christianisation d'un antique culte des rochers et des sources. Tout près de cet ensemble monumental, une croix de Jérusalem signale l'emplacement d'un énorme bloc de granit (dit le Pas de la Vierge) de 135 m de circonférence et dépassant le sol d'1m50. De tels blocs ovoïdes dégagés par l'érosion pluviale et pouvant former de véritables chaos rocheux sont nommés localement *chirons*.

Celui de Notre-Dame de Pitié porte les marques d'un second prodige. La Vierge Marie, poursuivie par le Diable, aurait pris appui sur ce roc pour bondir jusqu' à un autre rocher (celui où se dresse maintenant le sanctuaire), laissant au centre de la pierre l'empreinte de son pied, toujours vénérée et réputée opérer des guérisons miraculeuses. Sur son côté Sud, la roche, providentiellement ramollie pour retarder le démon, porte cinq entailles profondes, qui sont la trace de ses griffes.

Cette double légende, qui a donné lieu à bien des variantes, était propre à retenir l'attention de Fourré, parce qu'elle se prête assez à une lecture alchimique, à propos des premiers travaux et de leur triple réitération. Le "Pas de la Vierge" et la "Griffe du Diable" mentionnés dans le roman ne sont donc pas des noms de lieux, mais renvoient au rocher porteur de leurs empreintes. Quelques lignes plus loin, le « Bois de la Femme sans tête » se confond avec le « Bois de l'Ermite » qui donne son titre au chapitre. En allant de La Chapelle-Saint-Laurent à Neuvy-Bouin et peu avant l'entrée de ce village, une pancarte indique, au lieu dit le Grand Fay (du latin *fagus*, hêtre, ce qui correspond bien à la maison d'Orgilex, sise "à l'orée des hêtres"), la route de ce bois. Un sentier longeant le ruisseau de la Garrelière et se dirigeant vers la ferme du même nom permet de traverser un agréable sous-bois, et de voir les rochers dont parle ensuite Fourré. Le site, qui comporte de très nombreux chirons, est, au contraire du Pas de la Vierge, à peine christianisé, et le souvenir d'anciens cultes y reste bien plus vivace, encore que très imprécis. La "Chapelle des Druides" est aussi nommée la Grotte de l'Ermite, ou la grotte aux Loups. Il s'agit, écrit Guy Pillard, "d'une grotte, bel abri aménagé, sinon entièrement construit par la main des hommes. Profonde de 4m50, large de 80 cm et haute, selon les endroits, de

2m à 2m50, elle est entièrement limitée par d'énormes blocs rocheux. Le sol est plat, formé d'une seule pierre qui se prolonge sous les supports. Le fond est formé de trois roches, dressées et se juxtaposant selon des lignes droites. L'accès en est difficile et oblige à traverser le ruisseau qui longe son entrée" (Mythologie des Deux-Sèvres, Le Bouquiniste, Poitiers). La couverture de cette grotte est faite d'une roche oscillante de 15m de circonférence et 2m50 d'épaisseur. Elle est creusée de sillons qui lui donnent l'aspect d'un visage humain ; l'oscillation se produit lorsqu'on appuie sur la lèvre inférieure de ce visage.

Le nom du "Fauteuil du Recteur" atteste, comme la mention d'un ermite ou de druides, du caractère sacré du lieu. Il s'agit d'un siège granitique très bien taillé, placé au pied d'un autre rocher dont Fourré ne parle pas mais auquel se rattache l'histoire de la "Femme sans tête". Il s'agit du chiron de 10m de long et de 2m50 de haut nommé le plus souvent la Pierre à sacrifices. Il est en effet creusé de deux cavités inégales, qui pourraient recevoir respectivement la tête et le corps d'un homme allongé, d'où la légende d'après laquelle ce rocher aurait été utilisé pour des sacrifices. Comme l'observe Guy Pillard, une roche à bassins du Mané Gwen (près de Guénin, Morbihan) donne lieu à une légende analogue. Il en va de même d'un rocher de Saint-Nicolas-du-Pelem, dans les Côtes d'Armor. Mais un autre récit, que j'ai recueilli à Neuvy-Bouin, nomme la Pierre à sacrifices *rocher de la femme sans tête*, parce qu'une femme y aurait été assassinée. Si Fourré a préféré retenir cette version, c'est que la Femme sans tête constitue un hiéroglyphe hermétique important, auquel Eugène Canseliet consacre d'ailleurs tout un chapitre de son *Alchimie* (Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1978).

D'autres chirons dont le romancier ne parle pas pourraient servir de support à des développements alchimiques. Il s'agit de la Coquille Saint-Jacques, symbole mercuriel aussi bien que du sujet brut ; de la Selle ou Tête de Cheval, qui d'une manière ou d'une autre évoque la cabale, langage propre aux alchimistes ; et du rocher des Griffes du Lion, qui peut faire songer au griffon, au sujet duquel Eugène Canseliet fournit de précieux commentaires : "l'image du griffon (est) le symbole, dans un même corps, de l'union du *fixe* et du *volatil*. Voilà pourquoi cet animal fabuleux possède la tête, la poitrine et les ailes de l'aigle, avec la croupe du *lion*. Il est d'ailleurs issu du combat

que se livrent les *deux natures*, au commencement du travail, et à la suite duquel naît le *mercure astral*, porteur de la *griffe*. Cette *griffe*, c'est-à-dire cette empreinte, ce *scel*, est le signe certain de l'accord parfait établi, entre les éléments contraires, entre la *matière* et l'*esprit*" (*Les écoinçons des stalles de la cathédrale Saint-Pierre de Poitiers et leur interprétation alchimique*, in Atlantis n° 332, mai-juin 1984).

Par contre "Sainte-Christine-la-Forêt" ne correspond à aucun toponyme proche de Neuvy-Bouin ou du Bois de l'Ermitte. À la lisière de ce bois, la ferme de la Garrelière, sorte de longère dont le grenier à foin est percé de nombreuses ouvertures où des corbeaux pourraient nicher, a pu inspirer la description de la « corbeautière » où loge Orgilex, mais la ressemblance s'arrête là. Pour le vérifier, comme le pressentait le poète Claude Grimbart (Fleur de Lune n° 10), "il faut aller sur place". Le dessin qui accompagne sa lettre montre bien quelle brèche dans le réel ménagent les lieux fourrés.

Si l'imagination souveraine du romancier emprunte quelques détails à la réalité référentielle pour créer le manoir de Philibert Orgilex, celui de Tête-de-Nègre ou le domaine de Fol Yver, ces demeures sont faites, comme le Faucon maltais de John Huston, et comme nous-mêmes selon Prospero, "de l'étoffe dont les songes sont faits".

Jacques Simonelli

Remerciements

Je remercie vivement toutes les personnes et institutions qui m'ont aidé à préparer cette étude sur les racines niortaises de Maurice Fourré, et tout particulièrement :

- Madame Catherine Sené, des Archives municipales de Niort, pour ses longues et patientes recherches d'indispensables actes d'état civil ;
- Monsieur Philippe Landreau, des Archives départementales des Deux-Sèvres, pour ses recherches dans la presse des pays de l'Ouest et les précieux articles qu'il m'a fait parvenir ;
- Madame Elisabeth Verry, Directeur des archives départementales de Maine-et-Loire, Monsieur Sylvain Bertoldi, des Archives municipales

d'Angers, et les Archives municipales du Creusot pour les actes d'état civil qu'ils m'ont communiqué ;

- Monsieur Marc-Edouard Gautier, Conservateur chargé des fonds patrimoniaux à la Bibliothèque municipale d'Angers, pour les articles du Courrier de l'Ouest qu'il m'a adressés ;
- Madame Odile Halbert, pour sa remarquable étude de la généalogie des "Jallot, tanneurs de Noëllet" (odileh@odile-halbert.com) et les documents familiaux qu'elle m'a généreusement envoyés ;
- Le CERDO et la Maison des cultures de Pays de Parthenay, pour leur aimable accueil et les nombreux renseignements qu'ils m'ont fournis sur la culture populaire des Deux-Sèvres ;
- Le Service des Bibliothèques/Médiathèques de la Communauté d'Agglomération de Niort et la Société Historique et Scientifique des Deux-Sèvres.

Trois fois par an, à toutes mes vacances scolaires, mes parents m'ont conduit à Niort. Sur le pont métallique aujourd'hui détruit, le train qui nous amenait d'Angers traversait le beau fleuve qui est la frontière du Nord. Dès Thouars, nous avons quitté l'ardoise, et la tuile des toits nous faisait fête. Un ciel moins humide à mesure que nous abandonnions les vallées descendant vers plus de soleil nous annonçait Niort, à mes frères et à moi, par-delà les belles terres onduleuses. C'étaient les inoubliables vacances du cœur qui commençaient.

Le jardin de ma grand-mère, sur la cime de son vieux mur, devenait toute notre vie. Partout, ce n'était que lumière. Un immense horizon invitait nos âmes. Des cascades chantaient. Des cris d'enfants montaient de la Regratterie. Les oiseaux s'appelaient dans le jardin public, si proche. Les trompettes de la cavalerie indiquaient le mouvement des lignes dans la cour du quartier. Dans le ciel vibrant de soleil, aux royautés d'automne, les cloches ailées passaient, que donnait Saint-André. Entre les cordons de buis où nous circulations, tout n'était que fleurs. Ma grand-mère et ses belles-sœurs vieillissantes ne vivaient que pour leur jardin : il était pour elles les saisons et les jours. Quand nous étions las et recrus de cette sagesse dont nous devons ménager de tant de fleurs la grâce et la vie, nous allions rejoindre, ma sœur, mon frère et moi, un endroit plus abaissé du parapet d'où nous découvriions par-delà l'adorable lacis de la Sèvre Niortaise, la route qui conduit vers l'Ouest.

Je crois n'avoir jamais été infidèle à Niort. Son parfum, ses maisons, d'aspect multiple, et ses panoramas ne m'ont pas quitté. J'entends souvent en ma mémoire monter des voix claires qui résonnent sous les toitures vitrées du marché, au matin d'un beau jeudi. Parmi les étalages colorés, tous les produits de la terre agricole, de la mer et des eaux vives où bat la roue du moulin s'offrent en ce moment de la ville charmante. Et parfois, le cri pointu d'un chevreau traverse encore mon matin.

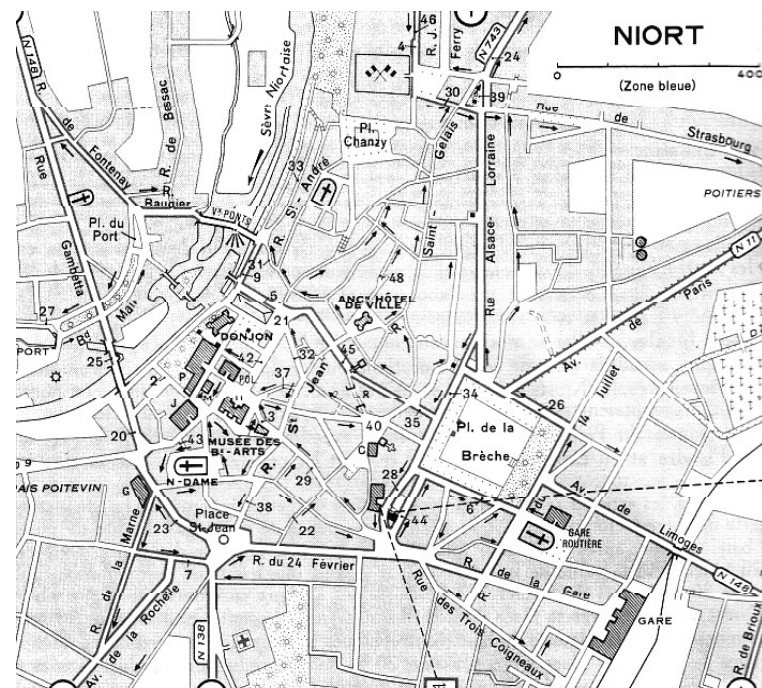
Quand, fils d'un Niortais, je suis allé habiter Paris, j'ai choisi tout naturellement et en toute sympathie de me faire agréer comme membre de la société des originaires des Deux-Sèvres, retrouvant en commun (... illisible).

À ces chers amis disparus, je joins la pensée de mes affectionnées aieules, celle de mon arrière-grand-père de Celles-sur-Belle, et de mes grands-oncles du boulevard de Strasbourg, d'où l'on découvrait Saint-ilaire.

Je salue Niort avec émotion, chère ville charmante, terre de race forte, à qui je pense que mes ancêtres durent une part de leur solide raison poitevine et leur tenace vouloir. Je souris à une enfance que Niort sut entourer de sourires, d'eaux vives, de soleil et de fleurs.

La Nouvelle République du Centre Ouest

Mardi 7 mars 1950.



"FOURRÉ AVANT FOURRÉ", II

Dans le présent numéro de *Fleur de Lune*, Claude Merlin revient sur la nouvelle de jeunesse de Fourré, intitulée *Une Ombre* qui, dans l'état actuel de nos recherches, est toujours portée disparue. Dans le numéro 15 de notre bulletin, nous accordions une large place à ces œuvres de jeunesse, trois au total avec l'*Ombre* évanescence, dont deux sont parues en volume il y a une vingtaine d'années - 1984 pour *une Conquête*, 1985 pour *Patte-de-Bois*.

Par la force des choses, ces premières œuvres du jeune Maurice Fourré, étant simplement parues dans des revues du début du siècle - qui en proposaient des quantités à leurs lecteurs - restèrent quasiment sans écho. Cinquante ans plus tard, avec l'annonce de la parution de la *Nuit du Rose-Hôtel*, qui leur conférait une toute autre dimension, il commença à en être autrement. On a déjà pu lire, dans *Fleur de Lune* n° 1, les avis de Jean Paulhan sur le lointain *Patte-de-Bois*

... Si la matière en est plus commune, j'y reconnais déjà ce trait inflexible cette hauteur, et - comment dire ? - ce sens des métamorphoses qui donne son prix à *La Nuit du Rose-Hôtel* ...

ainsi que d'André Breton

... Je me suis extrêmement plu à y retrouver vos dons sensibles et l'amorce de ce ton, qui n'appartient qu'à vous ... (Lettre à Fourré, 12 juin 1950)

L'amorce d'un ton *singulier*, c'est aussi de cette façon qu'en jugèrent, par rapport aux œuvres ultérieures, qu'ils connaissaient bien, ceux à qui il m'arriva, l'amitié aidant, de transmettre ces vieux textes tombés dans l'oubli poussiéreux des bibliothèques (je revois le conservateur des collections de l'Arsenal, ravi d'avoir à retrouver pour moi et avec moi, dans ses rayons souterrains "des choses si peu banales, et qu'on ne me demande jamais !").

On verra que ces quelques lettres, si elles ne constituent pas des critiques littéraires à part entière, méritent d'être versées au dossier de ce que je me suis plu à intituler, dès l'avant-dernier numéro de la revue, *Fourré avant Fourré*.

La première est de Vincent Bounoure, un de mes amis, passionné comme moi de mythes, de surréalisme et des arts lointains.

... Pour moi, ce ne fut pas qu'un petit plaisir de lire *Une conquête*, bien agréablement ficelé par tes soins. J'ignore quel est, dans le résultat, la responsabilité du Fourneau (éditeur de la nouvelle, NdR), mais il me plaît bien. Peut-être faut-il avouer que ce texte de jeunesse n'ajoutera pas grand-chose à la gloire de Fourré. Cependant, comme s'y manifeste avec éclat le goût des situations ambiguës et des objets équivoques, j'aime à y voir les premiers moments de la poétique du Rose-Hôtel, sans doute encore un peu engoncée dans la défroque du récit, nouvelle ou roman : c'est bien le même mouvement, ce qui sera plus tard la souriante inquiétude ... (Lettre du 1er octobre 1984).

À la même époque, et sur la même lancée, Philippe Audoin eut l'occasion de me confier, le 2 août 1984 :

... J'ai lu d'emblée ta préface et tes notes, puis attendu un peu pour aborder *une Conquête*. C'est tout-à-fait (sic) bien, ce petit texte, bien meilleur que *Patte-de-Bois*. La perversité y a quelque chose de nerveux, d'élégant, et c'est très légitimement que Fourré se recommande de Laclôs. Il serait intéressant de relire à partir de là l'histoire de Philibert d'Orgilex (sic) dans *La Marraine*. On sentirait, il me semble, les éléments d'une continuité. Belle trouvaille, cher Jean-Pierre, et bel habillage en effet ! Merci de l'envoi. Je n'espérais pas, en m'employant, déjà-jadis, à réveiller Fourré, que le lâché de son fantôme ferait d'aussi belles vagues. C'est toi qui y présides. Les approches universitaires sont d'un moindre intérêt.

Bienvenue à toi, enfin, en Bretagne. Je connais aussi l'admirable Faou : quelle tanière pour un blaireau de ta sorte !

Auparavant, avant que *Patte-de-Bois* ne paraisse en volume, j'en avais transmis le texte à Jean Petiteau, le neveu de Fourré, lequel, ne connaissant pas les œuvres de jeunesse de son oncle, m'écrivait ceci, le 7 janvier 1983 :

Cher ami,

Votre lettre m'a rempli de joie. J'ai lu avec admiration la nouvelle que vous avez découverte. Vos efforts, dont je vous suis très reconnaissant, sont récompensés par la qualité de ce texte. Je retrouve les deux aspects de Maurice, une certaine méchanceté, et même, une certaine férocité, tempérées par les regrets de cette méchanceté ou de cette férocité. J'avais dit un jour à mon oncle qu'il s'apparentait à Jean Lorrain, ce qui d'ailleurs

l'avait fort mécontenté. Cette nouvelle est évidemment très 1900. Il a dû l'écrire très jeune car j'y trouve (mais peut-être je me trompe) des traces de rêveries d'un jeune homme chaste. Il m'avait dit un jour (ceci entre nous) qu'il avait découvert l'amour assez tardivement. Il s'est bien rattrapé ensuite.

Je fais photographier les trois lettres par un professionnel et je vous les enverrai.

Sans se concerter, les auteurs de ces lettres sont d'accord : Fourré avant Fourré, ce n'était pas encore Fourré ... Et contrairement à ce qui se passe généralement, les œuvres de jeunesse n'annoncent pas celles du vieil auteur, mais sont, bien plutôt, éclairées par elles.

Voilà. Clôture, donc, mais provisoire (car qui sait ?) des épisodes juvéniles.

Jean-Pierre Guillon

RETOUR À CARROUGES

Dans son numéro 3, paru en mars 2000, *Fleur de Lune*, naïvement soucieux de donner des gages de notoriété à la défense et à l'illustration de Maurice Fourré, avait porté à la connaissance de ses lecteurs l'étude fondatrice de Michel Carrouges sur *La Nuit du Rose-Hôtel* recueillie dans la première édition, (épuisée) de ses fameuses *Machines célibataires* (Arcanes, 1954), ainsi qu'un article du même sur *La Marraine du sel* paru dans *Le Courrier de l'Ouest* du 17 janvier 1956 et sa dédicace imprimée "à Maurice Fourré" de son roman *Les Grands-pères prodiges* (Plon, 1957). Ça n'était pas grand-chose, mais c'était quand même quelque chose.

Après avoir, dans *Maurice Fourré, rêveur définitif* (Le Soleil noir, 1978) crédité Carrouges d'avoir, conjointement à Gracq, "attiré l'attention de Breton sur le manuscrit de *La Nuit du Rose-Hôtel*, Philippe Audoin mentionnait en outre son importante conférence donnée, le 21 février 1950, au Cercle Joachim du Bellay sur la *Signification du surréalisme*. Dans les colonnes du *Courrier de l'Ouest*, Maurice Fourré en

personne assurera, dès le 21 du même mois, la présentation de l'auteur de ladite conférence, qui, selon Audoin, "tenait alors la vedette dans la presse de l'Ouest".

Sans dévoiler, sous le "nom de guerre" de Carrouges, l'identité véritable de Louis Couturier, ni sa situation parisienne aux éditions du Cerf, fondées par les Dominicains, Fourré nous apprend que son ami personnel est originaire du Poitou, et juriste de formation. Deux précisions utiles pour qui, d'une part, vient de découvrir, avec Jacques Simonelli, les attaches niortaises de la famille Fourré et d'autre part, connaît la propension personnelle de Carrouges à se faire, auprès du Bon Dieu, l'avocat du diable Duchamp (celui qui osa transformer une mariée en "Machine célibataire") et, auprès des bons petits diables surréalistes, l'avocat du Bon Dieu. Il n'y a donc pas à s'étonner que, sans jamais accéder à une véritable autorité intellectuelle, ce précurseur extra-universitaire, sous couvert de "sociologie", de toutes les "nouveau-tés" instituées dans les années cinquante ("Nouvelle critique", "Nouveau roman", "Nouveau réalisme" etc.) ait subi, sur le plan personnel, pas mal de déconvenues.

À noter que, dans l'immédiat après-guerre, depuis le retour des Etats-Unis de Breton et la parution de *l'Histoire du surréalisme* de Nadeau, officiellement considérée comme l'acte de décès d'un mouvement qui avait fait florès dans les années vingt, la "conférence sur le surréalisme" était devenue une figure imposée de la vie culturelle française, soit pour en relativiser la prépondérance littéraire (cf. Gracq récemment commenté par Compagnon dans les *Antimodernes*) soit pour en condamner les présupposés idéologiques au nom du communisme (Tzara à la Sorbonne, Vaillant à la Pensée française), voire, comme on ne le disait pas encore, pour le "récupérer" au nom du christianisme. Comme en témoigne, à côté du compte-rendu, (étranger à Fourré, il est signé des initiales M.G. dont nous n'avons pas réussi à percer le mystère), de la prestation de Carrouges - qui semble n'avoir pas eu l'habitude de parler en public - l'annonce de la conférence d'un "bon père" sur Albert Camus, la véritable menace qui pesait alors en librairie sur la paix des familles, c'était l'existentialisme.

Cercle Joachim du Bellay

Conférence de Michel Carrouges :

Signification du Surréalisme

le 24 février à 20h 45, salle du Grand Cercle

Parmi les critiques modernes, Michel Carrouges vient de s'assurer une place fort originale et un rôle irremplaçable.

Cette place, il la doit à sa lucidité courageuse, dont l'audience s'élargit chaque jour. Ce rôle, comme il est jeune, on peut être sûr qu'il le remplira avec une autorité sans cesse accrue. Il a déjà à son actif de magistrales études, et à sa disposition deux tribunes au moins : à *La Vie intellectuelle* et à *Paru*.

En entrant dans la carrière littéraire, Michel Carrouges a obéi à une vocation. Longtemps, cette vocation fut contenue par les directives paternelles, qui firent de lui un juriste. Mais la poésie, sans doute, l'habitait entièrement ; il saura lui-même le reconnaître : "La poésie est la plus prodigieuse des merveilles humaines ... Elle détruit toutes les relations figées par l'habitude, toutes les valeurs d'utilité ...". Michel Carrouges, illuminé de cette lueur, abandonna les affaires juridiques.

Mais ce n'était pas pour se lancer dans des compositions nuageuses ou des commentaires mondains. Ce fils du Poitou garda les deux pieds sur terre. Il semble qu'en se consacrant à la critique poétique, il ait eu pour premier souci de réagir contre la critique "artiste" faite parfois d'impressions passagères et de seule sensibilité. Abordant les poèmes, Michel Carrouges a voulu acquérir devant les chaînes de mots et les échos d'allusions "une patience de naturaliste à l'affût des heures durant au pied d'une haie pour en observer la vie furtive". Ce qu'il a épié ainsi dans les œuvres, ce sont les mots-clé, ceux dont émane la dominante caractéristique de l'auteur, ce qui renferme pour les initiés la quintessence du poème, analogues au bleu-jaune chez Véronèse, ou au son du cor chez Wagner. Voilà pourquoi son étude *Eluard et Claudel* a pris toute la valeur d'un manifeste.

L'ambition de Michel Carrouges est de forcer le mystère poétique comme les anciens alchimistes cherchaient le secret de l'or, ou comme nos physiciens modernes viennent d'élucider le secret de l'atome. C'est là qu'éclate la merveilleuse originalité du critique, résolu à explorer les mondes imaginaires des poètes : il part en expérimentateur et non en théoricien ; il cherche la structure cosmologique de chacun d'eux ; il essaie de dresser une carte de leurs constellations de symboles, d'établir un planisphère de l'imagination humaine.

Michel Carrouges ne prétend pas réduire le mystère poétique en formules rationnelles. Nul n'a mieux signifié que le passage de la pensée ordinaire au domaine du poète est un bond irrationnel, analogue au passage de la haine à l'amour. Il dit que le barrage n'est franchi que si le cri du poète correspond au trouble secret du lecteur ! De même, il souligne que les symboles poétiques ne se réduisent pas à des schèmes logiques mais traduisent "ce qui ne peut pas s'exprimer autrement."

Michel Carrouges, solidement ancré à la Foi traditionnelle, sait condamner chez les iconoclastes de la poésie leur prétention à la déification par le verbe poétique et par le rêve. Il a rédigé un magistral traité : *La Mystique du Surhomme*, pour dénoncer chez l'écrivain moderne les manifestations constantes de l'esprit prométhéen, hérité de Hegel et de Nietzsche. (Toutefois, quel beau privilège que cette largeur du regard !). Il prétend bien aussi tirer un parti positif des recherches surréalistes, ne serait-ce qu'en vue de l'exploration des zones obscures de l'homme.

C'est dire tout l'intérêt et le profit que l'on peut attendre d'une conférence de Michel Carrouges à Angers, devant le public lettré du cercle Joachim du Bellay, toujours curieux du monde des Lettres et de l'Esprit.

Maurice Fourré

Le Courrier de l'Ouest
20-21 février 1950.

L'OPINION DE M. MICHEL CARROUGES SUR LE SURREALISME

Nous pensons que la conférence de M. Michel Carrouges appellera de nombreux commentaires de la part de ses auditeurs d'hier. Le surréalisme, dont M. Courville, président du Cercle Joachim du Bellay, a dit fort justement qu'il était "révélateur de l'effervescence de la pensée moderne", est un sujet qui attire les publics avec la même puissance qu'il excite la verve des critiques. Et cela d'autant plus inéluctablement que, comme le rappelait M. Carrouges au début de sa conférence, "le surréalisme est assez vaste et complexe pour que l'on puisse l'envisager sous de multiples aspects".

C'est sous l'aspect particulier de la nature intime de la dialectique que M. Carrouges avait choisi de considérer le surréalisme, une dialectique qui s'éclaire, dit le conférencier, "dans la notion du point suprême".

Le commentateur de Kafka, l'analyste de *La mystique du surhomme*, avait habitué ses lecteurs aux subtilités de la philosophie. À cet égard, le conférencier, auquel on pourrait peut-être reprocher un ton de voix un peu monotone, n'a pas démenti l'écrivain. De même on sentait dans sa causerie d'hier le même essai de compréhension que dans ses ouvrages, surtout dans cette *Mystique* qui est son œuvre essentielle, et dont nous nous sommes plu à reconnaître les hautes qualités.

Mais le surréalisme est un sujet autre que celui de cet ouvrage. Et si l'auteur en a parlé dans la *Mystique*, ce ne fut qu'occasionnellement. On peut donc dire que la conférence d'hier permettait à M. Carrouges d'exprimer ses idées sur un sujet encore inédit pour lui.

On pourrait un peu regretter que le terrain sur lequel le conférencier s'est placé ait été trop limité. Cela dit, on doit reconnaître qu'il a profondément "labouré" ce terrain. Si même on demande - et M. Carrouges n'y est pas hostile - à examiner encore la conception qu'il se fait, on ne peut nier qu'il ait poussé ses investigations le plus possible. Par lui, on sait maintenant que le surréalisme, par le truchement de cette notion du "point suprême", s'apparente aux doctrines ésotériques les plus anciennes et qui sont d'origine religieuse.

Avec détails, M. Carrouges a analysé cette notion, comparant le "point" surréaliste aux symboles mathématiques. C'est par ce point qui symbolise la totalité du monde dans ce qu'il a de connu et de connaissable dans l'avenir que s'ordonnent toutes les perspectives surréalistes. Le surréalisme, en effet, dépasse, par ses conceptions, la raison raisonnante et fait appel à une logique plus large.

M. Carrouges a également exprimé l'intéressant rappel sur le rôle de

l'inconscient comme source de poésie et moyen de communication avec le monde, sur l'écriture automatique, laquelle, dit le conférencier, peut trouver une origine dans le "délire divin" dont parle Platon.

M. Carrouges a introduit dans sa conférence un second développement sur le surréalisme et le Christianisme. Il reconnaît, à ce propos, que le surréalisme manifeste "du ressentiment" contre le Christianisme. Mais, rappelant certaines de ses origines religieuses, quoique laïcisées, il ajoute que le surréalisme a des aspirations spiritualistes. Il a cherché à deviner l'homme et, pour ce faire, employé des moyens d'investigation sur lesquels l'auteur ne fait pas de réserve et qui l'ont, au contraire, aidé dans ses propres recherches.

"Nous sommes, conclut M. Carrouges, en face d'un drame humain, de la loyauté duquel on ne peut douter et que, par devoir d'esprit, nous devons chercher à comprendre. Les attaques sont dues aux incompréhensions. Quelles que soient les réserves que puisse élever un chrétien, le surréalisme pose un problème qui mérite examen".

Sans aucun doute, nous le reconnaissons bien volontiers avec M. Carrouges, en nous demandant toutefois si le "recul" nécessaire n'est pas maintenant suffisant pour apporter enfin, non pas une solution, car les problèmes humains sont aussi vieux que les hommes et les accompagnent au cours des siècles, mais un jugement d'ensemble. M. Carrouges a prononcé le sien en le nuancant. Mais il a déclaré lui-même qu'il ne pouvait dans le cadre d'une conférence envisager son sujet que dans un aspect. Celle-ci a donc été une précieuse contribution au débat sur le surréalisme, sans pour autant pouvoir prétendre en être la conclusion.

M.G.

Le Courrier de l'Ouest
25 février 1950

ÉCHOS ET NOUVELLES

FOURRÉ EN LIBRAIRIE

À la suite d'un contact personnel, ranimé à la faveur du dernier Salon de la Revue, avec le directeur de l'*Atelier du Gué* (Aude), maison spécialisée dans la publication de textes courts de tous les temps et de tous les pays, notre fondateur Jean-Pierre Guillon, "éditeur scientifique" du *Caméléon mystique* et de *Patte-de-Bois* chez Calligrammes (Quimper) et d'*Une Conquête* au Fourneau (Paris-Vannes), a enfin réussi à mettre sur pied, sous le titre *Promenades et anecdotes angevines*, son vieux projet éditorial de réunir tous les textes de Fourré, chroniques, promenades et nouvelles, parus dans la presse régionale de l'Ouest entre 1949 et 1959.

Issus, pour l'essentiel, du *Courrier de l'Ouest*, la plupart de ces textes ont déjà été réédités, par les soins de l'AAMF, dans *Fleur de Lune*, qui ne compte, on le sait, qu'un trop petit nombre de lecteurs pour leur avoir assuré la diffusion qu'ils méritent. Souhaitons que, depuis les environs de Carcassonne, où ils sont établis à demeure, les Ateliers du Gué contribuent à étendre, de région en région, l'audience d'un auteur éminemment régional, même si, de son vivant, l'estampille parisienne fut indispensable au lancement de son feu d'artifice (dont les retombées n'obtinrent d'ailleurs guère de retentissement sur la notoriété personnelle de l'auteur dans sa ville natale). Et rêvons que cette salve d'inédits à paraître d'ici peu puisse conduire, dans un proche avenir, tel ou tel éditeur parisien ou régional à tenter l'aventure des Œuvres complètes, voire de la Correspondance, dernières étapes vers la légitimation culturelle d'un auteur si cruellement méconnu.

FOURRÉ CHEZ ATILA

Après un long siège, Bruno Duval a enfin réussi à caser dans *Le Nouvel Attila*, journal littéraire à la parution aussi irrégulière que le sont, par impossibilité de classement, les auteurs qu'il s'ingénie à révéler, un papier (de couleur rose) sur Fourré. Sous le signe affiché de l'érotisme, Fourré y voisine avec Pierre Louÿs et l'Arétin, alors que, comme on dit, le corps (de couleur blanche) du numéro est principalement consacré à Jacques Abeille, l'auteur des *Jardins statuaires*, opportunément réédité par Joëlle Losfeld. De père en fille, le Terrain vague y retrouve les siens, et leur partie liée de longue date avec le surréalisme comme avec l'érotisme (un doigt d'ésotérisme ne messied pas). "Grand-oncle de province apportant des cadeaux", selon l'expression employée à son sujet par Butor, Fourré serait-il enfin, sous la houlette de Benoît Virot, accueilli dans sa véritable famille ?

C'est en vain qu'à Montparnasse un ordinaire hôtel de passe tente de se faire passer pour pension de famille respectable. Un horrible jour de 1922, la brigade des mœurs vient mettre le nez dans ses affaires. De l'entrée aux combles, le Rose-Hôtel rougit de confusion : quelle dénonciation calomnieuse a-t-elle pu le frapper ? ...

Découvrez la suite dans *Le Nouvel Attila*, numéro 5-7, disponible dans toutes les bonnes librairies.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tél&fax : 01.42.64.83.54

@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr

Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval

RICHELIEU SANS FOURRÉ

Dans son numéro 5 ("ancienne série") **Nouvelles Hybrides**, revue qui nous en fait voir de toutes les couleurs, s'enchant de découvrir qu'à Richelieu (Indre-et-Loire) la rue Jarry s'inscrivait, avec une belle opportunité pataphysique, dans le prolongement de la rue du Collège. À la bonne heure! Mais comment, avec sa culture encyclopédique, Etienne Cornevin, responsable de la revue, peut-il donc ignorer que la "Cité du Cardinal" a été, en littérature, portée sur les fonts baptismaux par telle *Marraine du sel*, sortie toute armée du cerveau d'un ancien lecteur de Jarry, dont il a lui-même mis en exergue à la troisième partie de *Tête-de-Nègre* le MOT le plus célèbre. À quand, dans cette ville aujourd'hui en déshérence, pour jouxter celle "du Collège", une "rue Maurice Fourré", voire, pour commémorer le siège de fortune (actuellement relégué, pour cause de travaux) qu'elle fournit à notre auteur lors de sa fameuse excursion en ces lieux, une "Fontaine Maurice Fourré" ?

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

***Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.***

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval, 10, rue Yvonne le Tac
75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de nombreux
membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle mérite**

Fleur de Lune n° 17 - premier semestre 2007